
PUIS-JE TÉMOIGNER DE LA PÉDAGOGIE FREINET ?

Roland VERNET

1 Question que je me pose depuis pas mal de temps, impossible de préciser depuis quand ? C'est venu comme ça, au fil des épreuves, quand je me suis regardé vivre en classe, quand j'ai comparé avec ce que j'étais avant ; la question est souvent revenue quand il y a eu des coups durs en classe, des remises en question très fortes en période de déséquilibre pédagogique — c'est d'ailleurs grâce à ces moments privilégiés que j'ai progressé. Question qui revient aujourd'hui avec acuité à la suite d'une tension très vive survenue dans ma classe de 4^e M, élèves qui vivent, pour la plupart, avec moi depuis la sixième.

Depuis un mois il avait été décidé, accord de tous, choix presque unanime, de lire Colomba, au programme, en prolongement du Cid que nous venions de terminer, pour vendredi dernier. Ce jour-là, nous pourrions par équipe nous livrer à un premier brassage d'idées, à une confrontation de réflexions plus ou moins anarchiques ; puis organiser notre étude sur deux ou trois séances. Or, à échéance, seuls 5 élèves avaient tout lu ; les autres étaient égaillés au long de l'ouvrage. Pas d'excuses quand j'en ai demandées, ma colère ayant certainement bloqué cette communication.

2 A cette colère, je vois, avec du recul, différents facteurs : *réaction* de celui qui voit s'effondrer un édifice, ou tout au moins une partie, qu'il avait cru solide : des élèves capables de se déterminer, et de mener à bien leur tâche, de remplir leur contrat (beaucoup d'hommes en sont-ils capables, d'ailleurs, qu'ils soient pris individuellement, ou en association ?) ;

réaction d'un aveugle que la lumière vient éblouir, tout un monde volontairement ignoré ou par manque de lucidité due à une croyance, à la volonté de mettre en place quelque chose, de prouver des idées ;

réaction de celui qui est pris au dépourvu, tellement il a été aveuglément confiant — et le fait est que je n'avais pas prévu de solution de rechange, comme je le fais toujours en prévision d'une séance de communication de textes libres (il arrive en effet que les promesses de lecture de textes ne soient pas honorées, et qu'il n'y ait que deux ou trois textes à présenter, ce qui est manifestement insuffisant pour l'heure).

3 J'aurais pu parler de Mérimée, situer l'œuvre dans son temps, faire son historique. Je ne l'ai pas voulu car j'estime qu'il vaut mieux se mettre dans la situation du lecteur qui se collette avec une œuvre littéraire, celle qu'ils connaissent lorsqu'ils lisent un livre emprunté à une quelconque bibliothèque. Je trouve préférable de découvrir l'auteur et cet environnement au fil de l'étude collective ; l'expérience maintes fois répétée en classe me le prouve.

Aussi les ai-je invités sans ménagements à poursuivre leur lecture, promettant une interrogation écrite pour la semaine suivante. Contrainte aussi pour les rendre mal à l'aise, les mettre en situation de culpabilité (j'en avais fait la démonstration, à tort ou à raison). Seuls les cinq conformistes eurent le droit de se réunir pour discuter de leur lecture. Pour mieux marquer le retour (temporaire) au système de coercition, une pluie de zéros s'abattit sur la classe :

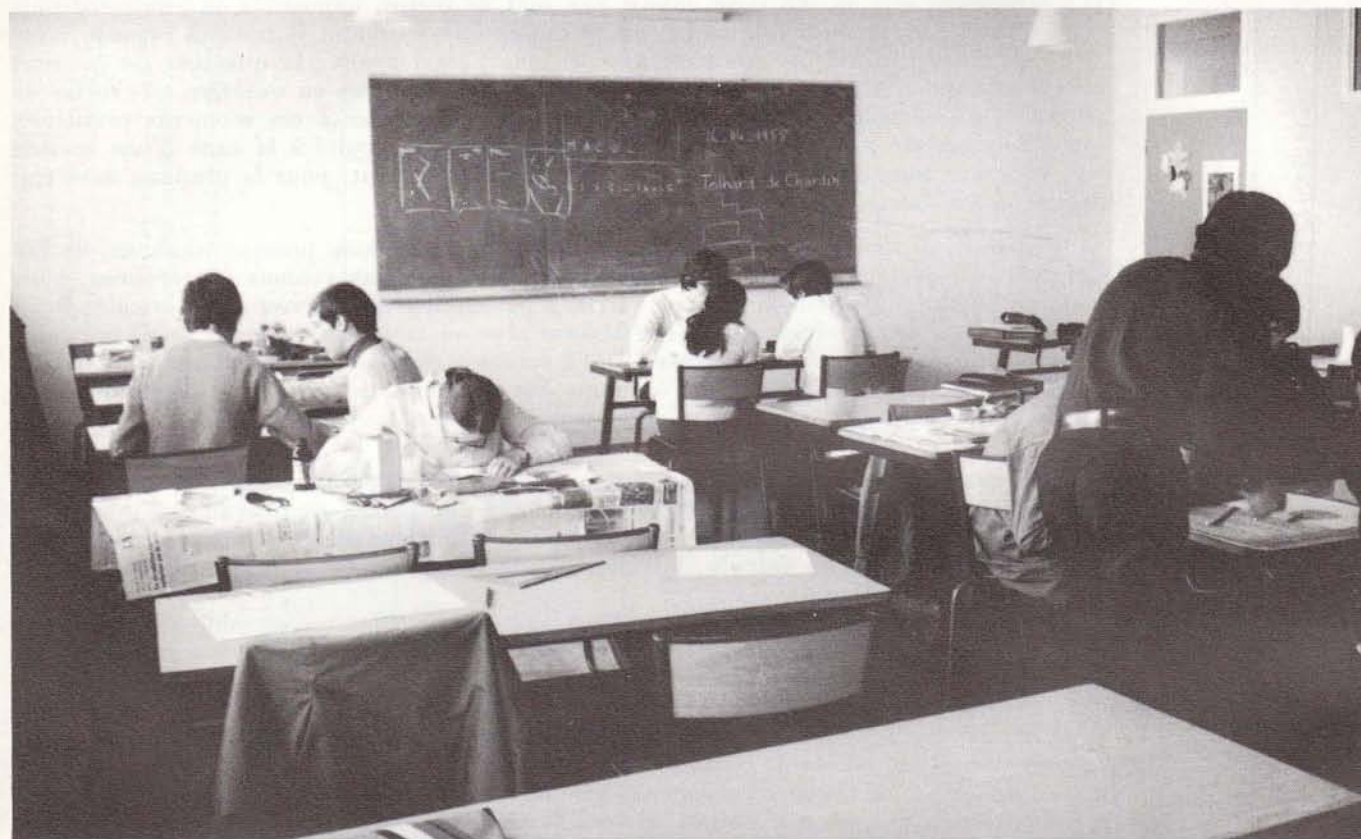
— « Tu n'as pas lu ? zéro ; tu as oublié ton livre ? zéro. »

— C'était les inciter, une autre fois, à mentir pour échapper à la sanction ; mais j'en pris consciemment le risque. Je sentais qu'il fallait être dur cette fois. Il est possible que je m'abusais, que je faisais fausse route ; l'avenir me le dira, et les enfants aussi, je compte sur eux pour vider cet abcès, comme l'ont été d'autres, mais moins douloureux ; nous avons

l'habitude d'examiner nos faiblesses, les miennes comme les leurs, à froid, c'est le cas, ou à chaud.

Je reviens au développement de notre affaire. Pendant cet effort silencieux — silence de rigueur, chacun à sa table de travail — j'organisai le découpage du texte et la planification, m'appuyant sur le travail de l'an passé ; et je leur imposai mon programme, en donnant mes raisons.

Nous occuperions toutes les heures de français de la semaine suivante (nous étions en fin de semaine, le vendredi) par cette étude — donc travail un peu plus long que prévu, qui nous faisait sauter l'heure que nous devons consacrer à la chanson moderne (reportée, du coup, sine die). Le lendemain, nous nous retrouvions, par groupes de travail pour réfléchir sur les 4 premiers chapitres, lus à la maison, et médités à partir de quelques directions de lecture ; la deuxième demi-heure était consacrée aux rapports des équipes, au débat, à mes informations et interrogations pour inciter à pousser plus loin la réflexion, enfin aux conclusions. Il en sera ainsi toute la semaine.



4 Apparemment, car je ne me suis pas préoccupé de ce qu'ils pensaient — ce sera fait lors de la séance de synthèse —, la séance a été très riche (ils aiment cette façon de travailler, et ils y sont rompus) ; j'en suis sorti réconforté, bien dans ma peau. Et eux ? Ils ont été, à coup sûr, surpris par mon attitude ; je les laisse libres, et voilà que tout à coup je me drape dans mon autorité et leur supprime le pouvoir décisionnaire. Je ne veux pas préjuger de ce qu'ils pensent ; je le saurai samedi ; la bande enregistrée sera transcrite plus tard par les élèves eux-mêmes. Je crois que j'ai bien fait d'être ferme, et même de manifester mon profond désaccord. J'aurais pu être ferme, mais froid ; je ne sais si cela aurait autant porté — car je persiste à penser que l'effet de choc a été bénéfique — cette froideur aurait témoigné un certain détachement à l'égard de l'événement, comme quelque chose de réglé à l'avance, une mécanique qui se déclenche. Et puis je n'aurais pas été moi-même — c'est une attitude que les autres doivent sentir, il me semble.

Certes, avec sang-froid, je pouvais essayer de comprendre avec eux les raisons de cette carence ; mais j'estimais que c'était encore perdre du temps, nos heures sont si courtes, et si peu nombreuses — de toute façon, je savais que cette explication n'était que partie remise ; nous avons pris de telles habitudes (techniques de vie) que cette critique est de-

venue une nécessité. Liberté n'est pas licence, c'est ce que mon comportement leur a laissé entendre, ce que j'ai plus ou moins souligné aussi explicitement. Je me suis présenté comme le pouvoir exécutif de leurs décisions ; un travail est prévu d'un commun accord, ou personnellement ? je me dois de veiller à l'achèvement de l'ouvrage pour le bien de l'auteur. Ne serait-il pas en droit de me reprocher de l'avoir laissé sans soutien au moment de sa défaillance ? Serait-ce faire œuvre éducative d'accepter sa négligence sans sourciller ? Ne serait-ce pas montrer au contraire qu'on se désintéresse de celui qui ne peut plus assumer sa responsabilité ? Mais alors, dira-t-on, où est l'absence de contrainte dans tout cela, où est cette liberté qui vous est si chère, où est le tâtonnement expérimental de l'enfant dans la construction de sa personnalité si vous intervenez aussi autoritairement ?

Notre système pédagogique — je parle de celui que nous vivons en classe — repose sur un certain nombre de conventions. Il y a un programme imposé que nous respectons, un niveau à atteindre pour accéder à la classe supérieure, des règles de vie commune élaborées ensemble, modifiables selon l'événement ; ce sont des élèves et des enfants, je suis le maître et l'adulte, et nos relations sont dans l'ensemble agréables, fondées sur une estime et une connaissance réciproques ; je suis là pour les aider à mieux vivre en classe, et à travailler puisqu'ils sont là pour ça ; ils savent par mon comportement journalier que jamais je ne démissionnerai, que jamais je n'accepterai leur paresse, mais que je serai toujours disposé à les écouter, à les aider à se relever et à aller plus loin.

5 Les élèves, me semble-t-il, ont besoin d'avoir en face d'eux une force sur laquelle ils puissent s'appuyer, mais qu'ils peuvent aussi contester, ouvertement ou non, qui est capable de s'imposer quand c'est nécessaire, de se rendre désagréable, mais qu'ils peuvent vouer aux gémonies — soupapes de sûreté nécessaire ; une force qui ne mâche pas ses mots, qui ne masque pas son opinion. Ainsi, je me suis violemment opposé dans un débat en 3^e M à trois élèves qui défendaient des positions racistes insoutenables ; je le devais au nom des droits de l'homme, du simple bon sens, des autres élèves incapables d'argumenter car ils recevaient cette douche sans y être préparés, alors que les autres avaient fourbi en commun leurs armes, et s'appuyaient sur des réminiscences de lecture que les autres n'avaient pas faites ; l'atmosphère orageuse de cette empoignade n'a pas détérioré nos rapports cordiaux ; sans doute ces élèves s'étaient-ils mis sur des positions d'extrémistes, connaissant mes options, attendant mes réactions, celles qu'ils escomptaient ; au bout du compte, les jugements n'ont pas été révisés, mais je pense que ce n'était pas le but de cet engagement oratoire ; ils avaient besoin de se froter à un représentant de l'autorité (que je suis, même si je m'en défends), de l'autorité qu'on bat en brèche bien sûr, besoin de me combattre sur mon terrain — ils m'ont coincé parfois —, besoin de sentir jusqu'où je pourrais aller dans cette libre discussion. Peut-être mes hypothèses sont-elles fausses. Reste à le démontrer.

6 Je reviens à ma question du début. Puis-je témoigner de la pédagogie Freinet ? Si on me posait la question : qu'est-ce que la pédagogie Freinet ? je serais bien embêté pour répondre, car la théorie n'est pas mon fort ; je ne saurais trop comment présenter les grands principes, j'ai essayé de les apprendre, je les ai oubliés ; il ne faut pas me pousser trop loin sur ce sujet. Je serais cependant en mesure de dire : venez donc voir comment on vit dans mes classes, pas une heure, ni un jour, mais un mois pour vous faire une idée ; et si ça vous chante, essayez cette manière de faire ce métier ; vous venez de vivre la pédagogie à la sauce Vernet ; allez donc à côté, comparez, et faites votre miel. Mais surtout soyez vous-même, sans artifice.

Roland VERNET
C.E.S. de La Valette (83)

La Gerbe "ADOLESCENTS"

Des textes, des poèmes d'adolescents

9 recueils sont parus à ce jour (à raison de 1,50 F l'un). Ce sont :

*Chacun de nous - La famille - L'amour - L'amitié - La liberté
Vivre aujourd'hui - Révolte - Les mots pour vivre - Glanes*

Commander en joignant un chèque à :
CEL - BP 282 - Cannes 06406 - CCP 115.03 Marseille